

## **Enseignement: le niveau monte!**

Il y a bien longtemps, j'ai trouvé dans le grenier de mes parents des numéros poussiéreux d'un hebdomadaire belge aujourd'hui disparu. J'y ai lu un article au hasard. Il concernait la dépravation de la jeunesse. L'auteur se désolait de voir les jeunes consacrer leur énergie à des activités futiles, voire délictueuses, négligeant de ce fait leur éducation. Un scribe égyptien, qui vivait environ mille ans avant notre ère, avait commis ce pamphlet — et ses hiéroglyphes avaient été traduits en français par un linguiste dont le nom m'échappe présentement.

Aujourd'hui, trois mille ans plus tard, du café du commerce aux enquêtes PISA, on disserte derechef sur la baisse continue du niveau des jeunes. Mais, si leur niveau décline depuis (au moins) trois mille ans, comment se fait-il que la civilisation existe encore? Mystère...

En tout cas, les exemples édifiants abondent quant aux exploits de jeunes dévergondés. Les activités terrestres de Jésus de Nazareth prirent fin alors qu'il avait environ 33 ans. Michel-Ange sculpta la Pietà à l'âge de 24 ans. La théorie de la relativité fut conçue par un obscur ingénieur de 26 ans, Albert Einstein. James Watson, un ornithologue américain qui n'était pas censé se trouver à l'Université de Cambridge, y participa pourtant à la découverte de la structure de l'ADN. Ce tricheur n'avait que 25 ans et il dut attendre d'avoir atteint l'âge canonique de 34 ans pour recevoir le Prix Nobel.

Mon inventaire à la Prévert ne mentionne aucune femme. C'est normal: en 2005, Lawrence (Larry) Summers, alors recteur de l'Université Harvard, expliqua doctement que les femmes sont intellectuellement inférieures aux hommes. Dieu seul sait pourquoi, il dut démissionner et fut remplacé par... Drew Faust, la première femme à avoir l'honneur de présider aux destinées de Harvard. *Well done, Larry!*

Donc, tout serait clair: à quelques exceptions près, les jeunes, filles ou garçons, sont des bon·ne·s à rien! Par conséquent, ce serait les vieux et les vieilles qui tiendraient le monde à bout de bras. Un exemple? Winston Churchill devint Premier Ministre à 66 ans et, tout de go, refusa de céder à la pire barbarie que le monde ait connue. Malheureusement, à cet insurpassable modèle de leadership, on peut opposer celui de Philippe Pétain, qui décida de collaborer avec cette même barbarie alors qu'il avait 84 ans.

Sans doute commencez-vous à maugréer que, le point Godwin ayant été atteint, je devrais cesser de m'égarer dans les méandres de l'histoire. Afin d'éviter de sombrer totalement dans la confusion, agrippons-nous à la perche tendue par Pierre Corneille: "... la valeur n'attend point le nombre des années". Voilà bien une proposition que je ne chercherai pas à mettre en doute, et ce d'autant plus qu'elle est quotidiennement confirmée par ce que j'observe du haut de ma modeste chaire d'enseignant universitaire.

Je suis responsable d'un cours pour débutant·e·s: je suis un des premiers "profs d'unif" que ces étudiant·e·s rencontrent durant leur parcours universitaire. Beaucoup me vouent sans doute rapidement aux gémonies: la matière est difficile, voire aride, et le professeur n'est guère accommodant. Et moi, que vois-je? Une bande de fêtard·e·s, indignes, à quelques exceptions près, de prendre place dans un auditoire universitaire? Que nenni!

Je vois surtout des jeunes débordant d'énergie et du désir sincère de bien faire, qui ont déjà compris que la société est globale, qui maîtrisent déjà de nombreux outils digitaux, qui savent déjà comment travailler en réseau, qui sont déjà conscients que nous leur léguons un monde

dangereux (c'est notre échec, pas le leur!) et qui perçoivent déjà, consciemment ou non, qu'ils auront la lourde tâche d'y rétablir un peu d'ordre. Quand je suis entré à l'université, j'étais peut-être plus habile qu'eux dans la résolution de problèmes de maths abscons, mais qu'importe? Tout bien pesé, leurs “compétences” intellectuelles, sociales et émotionnelles dépassent largement celles qui étaient miennes au même âge. Les étudiant·e·s de cette génération m'enseignent bien plus de “matières” que je ne peux leur apprendre en retour. En d'autres termes, l'étudiant, c'est moi!

Vous objecterez peut-être que ces jeunes sont très matérialistes. Je le conteste! Et, au passage, je leur pardonne bien volontiers de vouloir systématiquement posséder le dernier modèle de smartphone d'une société californienne au logo en forme de pomme. Cet ordinateur, qui, accessoirement, permet de téléphoner, est environ dix mille fois plus puissant que celui a réalisé les calculs de ma thèse de doctorat tout en étant dix mille fois moins onéreux et un million de fois moins volumineux. On a vu des investissements moins avisés...

Au fond, la seule question qui me taraude vraiment est celle-ci: comment cette génération n'a-t-elle pas été abimée par les réformes de l'enseignement obligatoire imposées par des ministres dont la politique était systématiquement orthogonale à celle de leur prédécesseur? Si ces jeunes ont évité ces écueils (avec l'aide, il est vrai, d'enseignant·e·s dont certain·e·s font preuve d'un dévouement incompréhensible au vu du peu de reconnaissance que leur témoignent la société), alors ils résoudront les problèmes que les générations qui les précèdent ont créés et n'ont pas résolus.

**Le niveau du système éducatif ne monte peut-être pas, mais le niveau des jeunes, lui, il monte!** En toute subjectivité et avec une pointe de mauvaise foi, je persiste et je signe,

Eric Deleersnijder

Professeur à l'UCLouvain et à TUDelft

*Ce billet d'humeur reflète l'opinion de son auteur, mais n'engage en rien ses employeurs.*